

La voiture, en s'arrêtant, coupa court à ses préoccupations sinistres. Paul Harmant mit pied à terre et donna la main à sa fille pour l'aider à descendre. A la crainte qu'inspiraient à Jacques Garaud la veuve de Pierre Fortier et le fils de Jules Labroue, se joignait une autre terreur, celle de voir arriver d'un moment à l'autre à Paris, son prétendu cousin. Ovide Soliveau, nous le savons, lui avait écrit une lettre finissant par ces mots : " Qui sait si nous ne nous reverrons pas bientôt ? " Ce : " qui sait " annonçait d'une façon terriblement claire l'intention du Dijonnais de se rapprocher de l'homme dont il connaissait le mystérieux passé et qu'il pouvait exploiter à saguise. Qu'était-il donc survenu à New-York pour motiver la lettre écrite par Ovide au faux Paul Harmant ? Nos lecteurs n'ont aucune peine à le deviner.

Resté seul maître de la fabrique et livré à lui-même, Soliveau s'abandonna avec un entrain superbe à sa passion pour le jeu. Or, nous savons déjà que la chance le favorisait rarement, pour ne pas dire jamais. Les sommes considérables laissées en caisse par le gendre de James Mortimer ne tardèrent point à se volatiliser, et Ovide Soliveau dut recourir à des emprunts. Il était, ou plutôt il avait été un habile ouvrier mécanicien, mais il n'entendait rien aux affaires et manquait de l'intelligence nécessaire pour soutenir la vieille renommée de la maison et lutter victorieusement contre les concurrences. La fabrique marcha cependant d'une façon à peu près régulière pendant quelques mois, en vertu de la loi de la vitesse acquise, puis les rouages se ralentirent l'un après l'autre, tout alla mal et un prochain effondrement devint inévitable. Ovide eut assez de bon sens pour le comprendre et voulut se débarrasser à beaux deniers comptants de la fabrique croulante. Des acheteurs se présentèrent ; mais, en présence de la débâcle visible, ils firent des offres dérisoires. Le Dijonnais essaya de tenir bon ; une circonstance facile à prévoir le contraignit à lâcher prise. Il perdit au jeu, en une seule nuit, près de deux cent mille francs sur parole. Le lendemain il fallait payer, et la caisse était vide. Soliveau s'adressa à son banquier qui, déjà fort à découvert refusa toute avance nouvelle. A n'importe quel prix, il fallait sortir de cette position. Ovide accepta les offres qu'il avait refusées trois jours auparavant, toucha quelques fonds, paya ses dettes de jeu, remboursa son banquier et se trouva ne plus posséder qu'une somme de soixante mille francs. C'est à ce moment qu'il écrivit à son pseudo-cousin la lettre connue de nos lecteurs. Lorsqu'il disait que les affaires n'allaient pas, sa ruine était déjà complète et la maison passée en d'autres mains. Ceci, d'ailleurs, ne lui faisait point du tout envisager l'avenir sous des couleurs absolument sombres. Tant qu'il lui reste un enjeu à jeter sur le tapis vert, le joueur ne désespère jamais.

— Avec soixante mille francs je peux me refaire une fortune, pour peu que la " guigne " se décide à me quitter, pensait Ovide.

A ce beau raisonnement il ajoutait :

— Que m'importe d'ailleurs ? Au bout du fossé, pas de culbute ! Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. Je pourrai bien me trouver momentanément à sec, mais la source ne sera point tarie. Je tiens mon " cher cousin " d'une façon si solide, que je le défie bien de se dégager ; sa caisse à lui, est inépuisable, et j'y puiserai à pleines mains quand il le faudra.

Soutenu par cette perspective, Ovide se remit à jouer. Pendant quelques jours, ou plutôt pendant quelques nuits, l'événement parut justifier ses prévisions. Une chance innaccoutumée le favorisait. Ses gains atteignirent bientôt le joli chiffre de cinq cent mille francs. Grisé par ce retour de fortune, il devint audacieux et son audace le perdit. En une seule nuit disparurent non seulement ses bénéfices, mais son petit capital. Au point du jour, en sortant du tripot, il se trouva sur le pavé, sans un sou.

— Le moment est venu, je crois, de partir pour la France, se dit-il.

Sans perdre une heure, il vendit sa montre, quelques bijoux, réalisa la somme nécessaire pour payer son passage en seconde classe, acheta une valise, mit dans cette valise le peu de linge et d'effets qu'il lui restaient, y joignit une bouteille de la liqueur fournie par l'Indien Cuchillino, et grâce

à laquelle il avait fait parler le faux Paul Harmant, puis il s'embarqua sur un steamer transatlantique, en partance pour le Havre. Tout en naviguant, il pensait :

— Je n'avais que des peccadilles sur la conscience, et la prescription me couvre ; donc, je n'ai rien à craindre, et je puis jouer contre mon cher cousin la partie que je suis sûr de gagner, mes mains étant pleines d'atouts. En me voyant, il va faire une drôle de tête ! Saperlipopette, j'en ris d'avance !

Arrivé au Havre, il ne lui restait que juste l'argent nécessaire pour dîner modestement et payer un ticket de troisième classe du Havre à Paris. Le steamer était entré dans les bassins à cinq heures de l'après-midi. Ovide savait par les journaux que le faux Paul Harmant avait repris en France son industrie, et qu'il habitait un bel hôtel du quartier Monceau. Il résolut d'arriver à Paris, de manière à se présenter à cet hôtel dès la première heure. En conséquence, il dina dans une taverne de matelots et prit le train de dix heures

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

BEAUTÉ HOLLANDAISE.—C'est une beauté hollandaise que le peintre a choisie.

La jolie jeune fille a les joues pleines et roses ; le regard, un peu étonné et rêveur, cherche l'inconnu qui sera un jour son mari.

Plus tard, les formes deviendront plus massives, les traits seront plus forts, et après avoir été un charmant Greuze elle deviendra un robuste Rubens.

LORD LANSDOWNE.—Le gouverneur-général de notre pays, le représentant de Sa Majesté au Canada.

Nous avons déjà publié sa biographie.

C'est de lui que nous attendons le pardon de ce pauvre Riel, à moins que la reine ne se décide à l'accorder elle-même.

CHOIX D'UN MARI

Il va sans dire, d'après ce titre, que c'est à nos gracieuses lectrices—celles qui lisent LE MONDE ILLUSTRÉ le sont toutes—les autres aussi, que je m'adresse. A celles qui me diront que la recette est mauvaise, je répondrai, avec toute la galanterie que la Providence m'a départie, que j'en suis chagrin, mais je ne suis pas coupable, vu que je traduis d'un journal anglais. Voici le bijou en question :

" Si un homme, en entrant dans une maison s'essuie les pieds sur le paillason, soyez sûres que ça fera un bon mari ; si un autre, en soufflant sur la chandelle avec son nez, a le malheur de l'éteindre, gardez-vous en comme des sept plaies d'Egypte : il sera un mari stupide.

" Si un homme, en prenant ses repas, met son mouchoir sur ses genoux, ah ! aimez-le, car vous aurez un mari prudent. Je vous conseille aussi de n'avoir pas confiance en un homme qui refuse, en quelque occasion que ce soit, le dernier morceau qui se trouve dans un plat, mais qui attend le plat suivant, afin d'être mieux servi : ce sera un mari égoïste avec lequel vous ne goûterez pas de bonheur.

" Mes chères petites amies, l'homme qui, pour sortir, le soir, s'enveloppe dans un immense manteau, fera un bon mari... invalide, qui voudra toujours rester à la maison, et dont les petits plats feront le bonheur. Je ne vous le conseille pas. Cependant, si vous en voulez, faites-vous servir. Celui qui se tient près de la bouilloire, pour l'empêcher de renverser, ne manquera pas, lorsqu'il sera marié, de faire la même chose ; c'est une très bonne habitude ; cependant, s'il n'a que cette qualité, n'en usez que modérément pour mari.

" L'homme qui n'aime pas le thé, maltraite les chats, prend du tabac à priser et est sans cesse contre le poêle, est une brute que je vous prie instamment de ne pas épouser, pour quelque considération que ce soit : soit par amour, soit par intérêt, par amour surtout. Mais celui qui aime le thé et

qui n'a aucun des défauts que nous venons de mentionner, sera la perle des maris ; il est digne de la meilleure des épouses et de la moins revêche des belles-mères.

" Si jamais vous avez le bonheur de rencontrer un homme comme cela, mes toutes charmantes lectrices, faites tout votre possible pour l'épouser, avec lui vous goûterez le vrai bonheur."

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu le 3 août, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	13,287.....	\$50
2e prix, No.	17,173.....	25
3e prix, No.	20,749.....	15
4e prix, No.	11,030.....	10
5e prix, No.	22,522.....	5
6e prix, No.	21,964.....	4
7e prix, No.	7,816.....	3
8e prix, No.	3,514.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

3,856	1,293	14,454	14,591	7,255
1,832	16,870	415	19,039	32
21,514	23,667	6,243	10,346	13,313
13,813	22,597	3,153	13,899	12,560
22,468	14,716	20,573	23,090	291
19,803	9,542	9,995	6,309	21,474
19,037	4,203	3,580	6,927	21,277
8,816	14,976	15,932	6,247	18,854
16,411	7,496	17,431	21,619	9,349
3,065	18,570	10,547	8,536	5,040
1,814	11,260	20,181	17,164	18,732
10,176	12,327	17,697	18,492	15,756
10,146	20,138	3,866	12,120	15,084
19,055	8,165	2,372	15,974	723
9,084	18,301	4,394	22,364	8,904
23,745	13,626	13,274	7,241	18,997
5,229	7,565	23,801	12,848	17,394
5,159				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de juillet sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Si l'on veut faire cesser une ivresse dangereuse sans faire usage d'ammoniaque, on n'aura qu'à faire vomir le malade en lui faisant avaler de l'eau tiède. Les vomissements, en débarrassant l'estomac d'une grande partie de la boisson alcoolique, ne tardent pas à dissiper complètement l'ivresse.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 105.—ANAGRAMME

Si je cessais d'être limite,
Je deviendrais tout simplement
Mincette tranche de pain frite
Qui fait d'un plat le complément.

No. 106.—LOGOGRIPHE

Sur mes huit pieds je fais fuir d'épouvante
Certain larron surpris dans son méfait ;
Ma queue en moins je l'attire et le tente,
Et s'il me prend il s'en va satisfait.

SOLUTION :

No. 104 —Le mot est : Mer-veile.

ONT DEVINE :

Rébus.—P. Morrier, Ville St-Jean-Baptiste.
Problème.—D.-E. Turgeon et Mlle C. Dion, Montréal.